

macale transformait l'estomac en cornue de laboratoire ; c'est, en effet, une cornue, mais d'une nature bien spéciale. La méthode ne tenait pas compte de la différence qui sépare un vase inerté d'un réservoir contractile et vivant. A part cela, l'antisepsie stomacale fournissait matière à des considérations ingénues et dogmatiques.

Ce que le médecin doit savoir, c'est qu'il existe au moins deux sortes d'estomac : ceux des natures épaisses et frustes, ceux des esprits délicats et fins. Les premiers digèrent des cailloux, les seconds sont incommodés par tout repas trop relevé ou copieux. Les émotions, secousses morales de tout ordre ont peu prise sur les âmes paresseuses et non vibrantes ; ces chocs nerveux retentissent, au contraire, en répercussions tumultueuses sur les natures d'élite. L'estomac et tout le tube gastro-intestinal traduisent, par les troubles fonctionnels qui les atteignent, la blessure morale imprimée sur le système nerveux. Quand ils ne sont pas l'effet d'une excitation portée sur la muqueuse stomacale (excès de table, de boisson), la plupart des types de dyspepsie apparaissent comme l'aboutissant d'une détresse psychique, et c'est en corrigeant celle-ci qu'on guérira le malade. Journallement des médecins voient des déprimés anxieux qui affirment, soutiennent, ne pouvoir tolérer le moindre aliment ; il suffit de rendre à ces malheureux confiance en eux-mêmes, de répondre à leur affirmation par une affirmation contraire pour voir souvent le trouble dyspeptique se dissiper avec une rapidité merveilleuse. En quarante-huit heures, des malades, qui supportaient avec peine quelques potages légers, se remettent à table et mangent de tout.

De pareils renseignements commandent la conduite du praticien. Plus le système nerveux de son dyspeptique sera affiné, plus on aura chance, en modifiant les conditions mentales du sujet, d'obtenir l'amélioration cherchée ; les mentalités vulgaires ne seront jamais remuées avec le même succès. Quand de pareils sujets digèrent mal, le traitement local du trouble gastrique sera institué dans toute sa rigueur ; il y a peu d'espoir d'amélioration avec la psychothérapie toute simple.

Ces notions générales ne s'appliquent pas seulement aux troubles dyspeptiques. Dans toute la pathologie, la double part doit être réservée, d'une part, au degré de nervosité du malade, de l'autre à son trouble local. Les médicaments seront distribués avec d'autant plus de parcimonie qu'ils s'adresseront à des natures plus délicates. Les femmes, les enfants, tous les nerveux rentrent dans une même classe. Les adultes froids et pondérés, non par éducation, mais par défaut de sensibilité, appartiennent à l'autre. A eux l'arsenal de drogue et les coups de fouet médicamenteux.

Chez les cardiaques, les phthisiques, autant que pour les dyspeptiques, l'influence du système ner-

veux joue son rôle. Une parole rassurante formulée avec fermeté a plus d'une fois fait cesser des palpitations, calmé des angoisses, abaissé légèrement un degré fébrile.

Mêmes réflexions à l'occasion des maladies des reins et des albuminuriques ; nombre de ceux-ci ont vu baisser leur taux d'albumine du jour où, l'espoir de la guérison leur étant garanti, ils se remettent à un régime alimentaire habituel. Le rein mobile, chez la femme, est souvent l'occasion d'un nervosisme angoissant. Plus le médecin parlera du rein mobile, plus il aggravera la souffrance. Il faut certifier l'absence de gravité, faire porter une ceinture, replacer le malade dans son cadre d'occupations habituelles. La relation entre le système nerveux et les organes génitaux est tout aussi intime. Ce sont les obsessions à propos d'un suintement urétral, les douleurs névralgiques, celles-ci si fréquemment localisées dans la région ovarienne de la femme. Que d'opérations et d'ablations des annexes inutiles pour criser de souffrance d'un organe douloureux, mais qui n'est point lésé anatomiquement ! Si l'abus de ces interventions chirurgicales est moindre qu'il y a quelques années, il ne laisse pas de continuer à chercher sa justification dans maintes conditions où il n'a que faire. Une femme a guéri d'une salpingite. Elle souffre encore. Il s'agit d'une névralgie fixée sur un organe primitivement enflammé. Le chirurgien enlève les annexes. Une saison hydrothérapique et l'action psychique du médecin auraient suffi pour amener la guérison.

Sans doute les paroles ne suffisent pas toujours : le trouble local est trop accentué. N'importe ! Il y aura toujours moyen de le réduire en rendant confiance. L'influence du moral sur le physique est bien plus considérable qu'on ne l'imagine. Bien maladroit le médecin qui ne jouerait pas d'une arme aussi puissante.

Après les répercussions sur le système nerveux, les réactions des organes entre eux : poumon sur cœur, cœur sur toute l'économie, quand la fibre cardiaque fléchit, estomac et intestin sur utérus. Cette dernière sorte de troubles est souvent mal connue. MM. A. Robin et Dalché (1), en créant le chapitre des fausses utérines, ont montré que nombre de congestions locales avec rougeurs, granulations, exulcérations du col, guérissent non avec un traitement local, mais avec la médication qui rétablit l'équilibre dans les fonctions gastriques ou de l'intestin.

Une autre répercussion curieuse, trop peu connue en pratique, est celle que l'estomac et le tube digestif exercent sur le rein. Dès qu'il existe des troubles digestifs, l'albumine peut paraître dans les urines. Qu'il s'agisse dans l'espèce de substances albumineu-

(1) Traitement médical des maladies des femmes. Paris, Rueff, 1909.